Document généré le 26 avr. 2024 12:49

24 images

Le jeu des apparences
Fin août, début septembre d'Olivier Assayas

Philippe Gajan

Numéro 101, printemps 2000

URI : https://id.erudit.org/iderudit/24132ac

Aller au sommaire du numéro

Éditeur(s)

24/30 I/S

ISSN

0707-9389 (imprimé)
1923-5097 (numérique)

Découvrir la revue

Citer ce compte rendu

Gajan, P. (2000). Compte rendu de [Le jeu des apparences / Fin août, début septembre d'Olivier Assayas]. *24 images*, (101), 53–53.

Tous droits réservés © 24 images, 2000

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

https://www.erudit.org/fr/

Fin août, début septembre d'Olivier Assayas

Virgine Ledoyen et Mathieu Amalric.

Le jeu des apparences

par Philippe Gajan

On aurait pu dire un jour, peut-être, qu'Olivier Assayas, à l'instar d'un Arnaud Desplechin par exemple, s'était astreint dans son œuvre à donner ses lettres de cinéma au «parisianisme», sorte d'esthétique néo-Nouvelle Vague peuplée d'intellectuels bavards en proie à une crise existentielle. Mais si, après la très grande réussite que fut ***Irma Vep***, où le cinéaste ajoutait l'onirisme à sa palette, et un détour par le portrait (***HHH, portrait de Hou Hsiao-hsien***), Assayas revient à ses premières amours (période ***Désordre***), c'est sans compter que désormais il semble être pleinement conscient, à l'instar de ses personnages, de cette dérive possible que constitue l'enfermement dans un milieu extrêmement codé. Le film est donc beaucoup plus subtil et ironique qu'une simple chronique mettant en scène une tribu balisée et vieillissante.

Dans ***Fin août, début septembre***, Assayas travaille adroitement sur un va-et-vient entre deux hommes, deux amis qu'on est tenté de prendre pour les deux facettes d'une même personne et pourquoi pas comme l'*alter ego* du cinéaste à différentes étapes de sa vie. Quelque chose comme dix ans les sépare, ce qui donne à l'écran un saisissant raccourci du passage du temps. Mais c'est surtout une certaine attitude face à la vie qui les fait paraître différents. Personnages complexes, ils conservent l'un vis-à-vis de l'autre un jardin secret, une zone d'ombre qui les empêche d'être transparents. Dès lors, le film devient une sorte de quête-enquête qui logiquement devrait amener à un dévoilement, celui justement de leur nature identique qui les amènerait à ne faire plus qu'un, à se reconnaître l'un dans l'autre. Pourtant, on n'assiste qu'à un incessant brouillage, brouillage que viennent renforcer les témoignages du cercle d'amis. Et c'est là, grâce notamment à une interprétation magistrale, que le film trouve sa force. Le «dit», c'est-à-dire comment quelqu'un est perçu par ses proches, est constamment trahi par le «fait», c'est-à-dire comment il se comporte dans la vie. Il y a là un jeu assez tordu qui est en fait le sujet même du film: l'impossibilité de circonscrire un individu à l'aide de points de vue, aussi autorisés soient-ils.

L'individu est ici un auteur, Adrien (Cluzet), admiré par son entourage, mais quasiment inconnu du grand public. Son relatif insuccès, sa maladie qu'il cache et qu'il se cache peut-être, sa gêne financière sont autant de paramètres qu'on aimerait reconnaître et accoler à, disons, un syndrome «crise de la quarantaine». Défilent dans le désordre l'ex-femme, l'éditeur, le collaborateur de toujours, les amis, les amis des amis, tout cela pour que le spectateur, devenu dès lors l'ami, puisqu'il en sait autant que l'entourage de l'écrivain, découvre avec stupeur que le puzzle de la personnalité est loin d'être complet. À sa mort, l'échafaudage patiemment érigé s'effondre. Débute en quelque sorte un nouveau film, ou plutôt un troisième mouvement (sa rémission temporaire constituant le deuxième). Cette fois-ci c'est ce qu'il laisse derrière lui qui devient le nouvel outil qui permettrait d'achever le puzzle: sa relation amoureuse avec une très jeune fille à qui finalement il lègue tout, un dessin d'un artiste renommé, des livres inachevés ou au contraire déjà complets, les témoignages d'inconnus qui ont admiré son œuvre. Tout cela constitue un nouvel éclairage, qui, à son tour, ne réussira pas à cerner vraiment la personnalité de l'écrivain.

Reste alors son *alter ego*, Gabriel (Amalric), qui enfin fait un geste intègre (il démissionne d'un boulot «alimentaire»), comme si la mort de celui qu'il reconnaît désormais comme son mentor, lui avait enlevé un poids. Comme si finalement il acceptait d'avoir été, à distance, l'apprenti d'un maître qu'il ne connaissait pas. Car ceux qu'on admire s'établissent parfois comme des obstacles sur le chemin qui mène vers son propre accomplissement. ■

FIN AOÛT, DÉBUT SEPTEMBRE
France 1999. Ré. et scé.: Olivier Assayas. Ph.: Denis Lenoir. Mont.: Luc Barnier. Int.: Mathieu Amalric, François Cluzet, Jeanne Balibar, Virgine Ledoyen, Arsinée Khanjian, Nathalie Richard, Alex Descas. 112 minutes. Couleur. Dist.: Lions Gate.